

—Je sais que ce n'est rien pour toi qui es riche : mais n'éveillons pas les soupçons.

Barini se mit à écrire au maestro.

—Dis-moi...

Minia s'arrêta.

—Qu'est-ce ? demanda le vieillard.

—Y a-t-il des camélias à Vienne ?

—Des masses, *bambina*.

C'est ainsi que la fille du prince Sanseverone se décida à paraître pour la seconde fois sur un théâtre.

#### IV

Loin de songer à l'inconvenance à laquelle l'entraînait son unique ami, Minia se réjouit bientôt de chanter un opéra qui l'enthousiasmait, le libretto était touchant :

“Serge, un Hongrois, futur époux d'Isaura, est membre de la société des francs-juges. Sa fiancée lui arrache son secret ; une indiscretion est commise, et c'est à Serge que l'ordre est donné de frapper l'indiscret. Isaura l'apprend, elle sait que pour son amant, c'est l'obéissance ou la mort. S'emparant alors de l'arme portant le sceau des francs-juges, elle s'en frappe et meurt pour sauver son bien-aimé.”

Dans le premier acte, tout était jeunesse et amour. Isaura racontait à ses compagnes son bonheur ; comment elle et Serge s'étaient aimés. Le duo des deux fiancés était un chef-d'œuvre ; Minia y déployait une agilité de voix merveilleuse, puis venaient les luttes, les déchirements de l'âme, elle trouvait des accents inimitables dans le chant des adieux à la vie, si doux et si pathétiques ; il était impossible de ne pas pleurer avec elle.

—Tu ferais sangloter des statues de pierre, balbutiait son vieux maître en s'essuyant les yeux.

L'opéra était appris, la représentation annoncée... Lady Stève et Barini se rendirent à Vienne, suivis seulement de la dévouée Mariette.

La réclame n'avait rien négligé pour faire connaître au public la réapparition de la célèbre Ombra ; en France, en Angleterre, en Russie, les feuilles publiques furent remplies de l'éloge du nouvel opéra et de son interprète, de cette cantatrice que trois représentations avaient suffi à illustrer et qui s'entourait de tant de mystère. On alla jusqu'à révéler les conditions de son engagement et la clause singulière que nulle personne étrangère au théâtre ne pénétrerait dans les coulisses.

Plusieurs virent dans cette clause une sorte de réclame maladroit, d'autres une singularité de mauvais goût, presque une impertinence. À la première répétition, les artistes se montrèrent peu bienveillants pour cette chanteuse inconnue qui se posait en vestale : mais par sa douceur, sa bonne grâce, sa simplicité, elle les eut bientôt désarmés, sans compter le respect que lui témoignait le maestro V\*\*\*. Sa beauté étrange, sa voix merveilleuse lui conquièrent ces natures impressionnables, chez lesquelles l'admiration tue l'envie. Ceux mêmes qui s'étaient moqués de ses prétentions ridicules chantèrent ses louanges, ils la traitèrent en déesse et toutes les bouches répétaient son nom avec admiration.

Le soir de la représentation, la salle était comble ; tout Vienne était là, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers et de rédacteurs de journaux musicaux.

Le rideau se lève, Isaura est assise au milieu de ses compagnes. Dans le chœur babillard se distingue une voix de cristal, elle s'élève, sans nuire à l'ensemble...

puis la jeune fille quitte ses compagnes et s'avance sur le devant de la scène ; toutes les lorgnettes sont dirigées sur elle ; ses grands yeux, d'un bleu clair sur son teint brun, donnent à son visage un caractère étrange, sa beauté est incontestable, sa démarche élégante, sa taille droite et le geste rare ; il y a dans toute sa personne quelque chose de chaste, d'ingénu, fait pour prévenir en sa faveur. On l'applaudit pour l'encourager, avant même de l'avoir entendue ; alors elle commence le récit de son pur amour avec une suavité, une tendresse qui charment ; et quelle voix ! Quand elle chante son espérance, son chant s'élève avec un brio joyeux : tout semble si facile, si frais, qu'on oublie l'art pour s'abandonner tout entier à l'émotion ; l'illusion devient si forte qu'il n'y a plus qu'Isaura en scène ; l'Ombra disparaît.

De tous les coins de la salle partent de frénétiques bravos ; l'artiste peut se croire en Italie ; elle remercie par un sourire naïf et joyeux ; les applaudissements redoublent. Parmi tous ces regards, elle n'en cherche qu'un seul. Mais il faut poursuivre son chant ; l'admiration du public va crescendo ; nulle cantatrice ne s'est jouée ainsi des difficultés, ses hardiesses sont toujours heureuses, on ne sait ce qui étonne le plus dans ce talent, tant il est complet ; par moments, les spectateurs sont debout, soulevés par l'enthousiasme, pour lui rendre hommage.

La représentation ne fut qu'une incessante ovation... Barini l'avait dit : — Tu ferais sangloter des statues de Pierre. En effet, quand Isaura, faisant ses adieux à la vie, dit : “ Lorsque la nuit tombe et que les désolés pensent aux absents, il se souviendra de moi qui l'aimais, sans jamais savoir que je meurs pour le sauver,” les visages étaient couverts de larmes, et lorsqu'elle se frappa et mourut comme une colombe, l'émotion fut si profonde que l'on n'applaudit qu'après quelques instants ; mais alors ce fut un délire. L'incomparable artiste vit tomber autour d'elle une pluie embaumée, les fleurs les plus belles parmi lesquelles un bouquet de camélias blancs entouré de violettes de Parme. Le jeune homme était donc là ! Minia parcourut des yeux la salle... Elle le vit enfin... Son cœur battit, et, se baissant pour ramasser le bouquet, elle inclina la tête, comme pour saluer celui qui le lui avait jeté.

Le rideau baissé, le maestro V... prit la divine cantatrice dans ses bras, en s'écriant :

—Madame, grâce à vous, j'ai fait un chef-d'œuvre.

Puis il chancela comme si le poids de sa gloire l'écrasait. Tous les artistes entourèrent l'Ombra, qui eut grand'peine à s'échapper.

Une fois à l'hôtel, elle se sentit plus heureuse qu'enivrée, pensant moins à son triomphe qu'à l'inconnu qu'elle venait de retrouver. Elle respira avec délices le bouquet qu'elle avait emporté.

—Que je voudrais le connaître ! pensait-elle. Qui est-il ? Sera-t-il encore là à la seconde soirée ? Mais, hélas ! je ne puis lui parler... Il faut que Barini sache son nom.

Minia attendit le lendemain avec impatience ; elle fit demander son vieux maître, qui l'aborda avec un air respectueux si nouveau pour elle qu'elle se mit à rire.

—Mon teint bruni te fait donc peur que tu ne m'embrasses pas ? tu me prends pour la reine de Saba.

—Non, non, répondit le vieillard, c'est parce que tu es une divinité qu'il faut n'adorer qu'à genoux. Ah ! que n'es-tu qu'une simple fille de pêcheur pour te consacrer à l'art, pour être reine ; car il y a une royauté, seigneur du

général  
—C'e  
Puis  
se dout  
pour la  
qu'il lui  
trouva  
Dans  
présenté  
porte ét  
taines d  
découvri  
pa, mais  
tions, ce  
le petit  
anglais  
que sa g  
—Ch  
l'inform  
... S'il n  
t-il ?  
—Dic  
chante j  
car il n'  
—Va  
et moi  
mes boi  
lettres  
moi. E  
semble  
—J'y  
Et B  
—Att  
légèrem  
taille av  
à l'orch  
—No  
en ici, c  
—Je  
la façon  
peut-tu  
—Im  
avait, m  
Quan  
Whitefi  
reçu la  
La se  
de Vien  
triumph  
écoutait  
par l'On  
les regu  
et doubl  
La toi  
de camé  
—Pui  
vrais-je  
l'unique  
—Cel  
tu consi  
rait peu  
Je veux  
et de ta  
Les jo  
no, se t  
hôtel. ]